

Enjeux du conflit humains- hippopotames au lac Ezanga (Lambaréné-Gabon)

Jean-Emery Etouhé-Efé

Institut de Recherche en Sciences Humaines-CENAREST

Libreville – Gabon

Email: efemery78@yahoo.fr

Résumé:

La cohabitation humains-faune sauvage dans la région des lacs du sud de Lambaréné, au centre du Gabon, est conflictuelle pour des raisons d'occupation d'espace et d'accès aux ressources naturelles. Ce conflit naît d'une concurrence pour des besoins vitaux. Cette contribution s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle la cohabitation historique entre les humains et les hippopotames au lac Ezanga est émaillée de conflits d'espaces divers. La présente réflexion s'applique à mettre en exergue quelques conséquences de ces conflits. Il ressort que des actions humaines sur les milieux fauniques ont favorisé l'éloignement, voire la disparition d'hippopotames de l'embouchure du lac Ezanga. Or, c'est un espace où, à travers leurs déplacements, ces mammifères draguaient les couloirs de navigation, préservant parallèlement leurs profondeurs. Les dérèglements induits se traduisent, de part et d'autre, par l'envasement desdits couloirs et des difficultés pour les riverains à se déplacer en pirogue motorisée entre Lambaréné et le lac Ezanga. Les populations ainsi pénalisées sont obligées d'adopter des stratégies de navigation pour pallier l'envasement, en empruntant des voies secondaires de contournement et échapper ainsi aux bourbiers de l'embouchure.

Mots-clés : Conflits, Gabon, Hippopotames, Humains, Lac Ezanga, Lambaréné.

Abstract

In central Gabon, particularly in Southern lacks area of Lambaréné, human-wildlife cohabitation is experiencing conflict due to land use and access to natural resources. There is competition between human and wild-life for these vital needs This paper, premised on the assumption that long-term co-habitation between humans and hippos at Ezanga, is marred by conflicts of various spaces, aims to highlight some of the consequences of these conflicts. It argues that human actions on wildlife environments have contributed to the remoteness or even the disappearance of hippopotamus from the mouth of Ezanga Lake which is a space where, through their movements, these mammals dredged the navigation corridors, preserving their depths. The induced disturbances result in difficulties for the residents to move\$ motorized pirogue between Lambaréné and Ezanga Lake. The populations thus penalized are forced to adopt navigation strategies to compensate for the siltation, by using secondary bypass routes and thus escape the quagmire of the mouth.

Keywords : Conflits, Gabon, Hippopotamus, Humans, Ezanga Lake, Lambaréné.

Introduction

Les conflits entre humains et faune sauvage peuvent incarner dans une multitude de problématiques, comme la destruction des cultures, les atteintes à la vie humaine, animale, ou encore la compétition pour les ressources naturelles disponibles, l'occupation des territoires et correspondre ainsi à une situation où les activités des groupes humains et de la faune sauvage entrent en concurrence et perturbent de façon considérable les conditions d'existence des deux parties (Bortolamiol, Raymond et Simon 2017 : 393) ; (Manceron et Roué 2009 : 5) ; (Moussavou 2010 : 229).

En matière de conflits humains-faune sauvage, certains experts (Adams et Mc Shane 1992, cités par la FAO) considèrent que ce sont les grands herbivores (éléphants, buffles et hippopotames), les grands mammifères carnivores (lions, léopards, guépards, hyènes tachetées et lycaons) et les crocodiles qui sont habituellement considérés comme la plus grande menace pour les humains et responsables de la majorité des conflits humains-faune (FAO 2010 : 1).

Le conflit humains-faune sauvage au Gabon est, quant à lui, caractérisé par deux protagonistes principaux : les populations rurales et les éléphants (*Loxodonta africana cyclotis*). Dans cette situation, les pachydermes sont les plus menaçants, dans la mesure où ils sont en confrontation permanente avec les êtres humains, par le truchement des invasions et destructions des cultures agricoles (Languy 1996 ; Moumaneix et Nkombe 2017 ; Doumenge 2011)¹.

S'il est établi que l'éléphant occupe une place importante dans les analyses des conflits humains-faune sauvage au Gabon (Atta et alii, 2016 ; Boukoulou et al. 2012 ; Pachyderm, 2005), il n'en demeure pas moins que d'autres animaux s'illustrent avec la même ampleur dans ces antagonismes. La figuration de l'hippopotame dans ces conflits paraît évidente, même si les cas de destructions qui lui sont imputés semblent négligeables. En effet, il apparaît qu'au Gabon, les animaux principalement mis en cause dans les champs et engendrant de nombreux dégâts sont l'éléphant, le potamochère (*Potamochoerus*), le buffle (*Bubalina*) et le sitatunga (*Tragelaphus spekii*).

L'éléphant consomme des feuilles de manioc, la canne à sucre, les aubergines et des fruits (bananes, ananas, mangue, papaye, rônier, etc.). Le potamochère, quant à lui, est attiré par les tubercules (Moussavou 2010 : 229).

Par ailleurs, le nombre total de plaintes déposées pour les dégâts causés par les aulacodes (*Thryonomys*), par exemple, dépasse de beaucoup celui des plaintes concernant n'importe quelle autre espèce, y compris l'éléphant (Lamarque, 2010 : 1).

L'intérêt de cette réflexion est de préciser ce qui fait sens derrière le concept de conflit humains-hippopotame dans un contexte où la question du conflit humains-faune sauvage est de plus en plus abordée (Chanvallon, 2009 ; FAO, 2010 ; Marchand, 2012,

1 Les journaux sont un grand relais de ce débat au Gabon.

2013, 2016 ; Michez et Vermeulen 2010; Moukala-Ndoumou 2016).

Dans notre contexte, le conflit humains-faune sauvage sera analysé sous l'angle de la difficile cohabitation entre les populations humaines du lac Ezanga et les colonies d'hippopotames de cette région.

Cette contribution examine les formes de pressions anthropiques sur les hippopotames du lac Ezanga et les impacts qui en découlent, du point de vue de l'organisation humaine de l'espace, avec pour corollaires les difficultés à exploiter le lac en tant que couloir de déplacements des riverains dans un marais navigable et restreint, l'unique voie possible à travers laquelle la mobilité des populations se fait depuis des générations.

L'analyse s'appuie sur des données empiriques à partir des observations faites lors de nos différents séjours dans la région du lac Ezanga, dont nous sommes originaire et dans laquelle nous menons des missions d'expertise, d'une part, et sur la base des informations et témoignages oraux² recueillis auprès des acteurs (autochtones des lieux) sur le terrain, d'autre part. Le lien ainsi établi nous amène à examiner les formes et enjeux de conflits qui se manifestent dans ce lac et à relever les impacts environnementaux, écologiques, sociaux et économiques qui en découlent.

De la théorie du conflit humains-faune sauvage

Le terme conflit désigne des phénomènes si divers qu'il est quelque peu difficile à conceptualiser. Il vient du latin *confligere* (*con-* : ensemble; *fligere* : heurter, frapper) ou *conflictus* (choc, heurt, lutte, attaque). Au sens le plus englobant, un conflit est une opposition entre deux ou plusieurs acteurs. Il éclate lorsqu'un acteur, individuel ou collectif, a un comportement qui porte atteinte à l'intérêt d'autres acteurs. De ce point de vue, le conflit a une signification sociologique, puisqu'il suscite des communautés d'intérêts (Simmel 2003 : 19). Il est le signe d'une opposition ou d'une dissension et peut prendre les formes atténuées d'une simple dissidence ou les formes violentes de combat.

Dans la présente étude, les conflits humains-faune sauvage peuvent être intégrés à la famille des conflits environnementaux. En ce sens, ils sont révélateurs des mutations et des changements qui se produisent dans un espace de vie partagé entre les humains et les animaux et se résument en des pratiques, perceptions, représentations, valeurs et imaginaires divers (Chombart De Lauwe 1979 : 141).

Le conflit humains-faune sauvage est un concept souvent utilisé dans le milieu de la conservation et par les gestionnaires de la faune, pour décrire les situations problématiques entre animaux sauvages et populations humaines. C'est précisément dans cette perspective que s'oriente notre analyse socio-environnementale du conflit

2 C'est l'historien Nicolas Metegue N'Nah, (2006 : 11) qui magnifie le concept de l'oralité et le soutient par le néologisme « Oralistique ». Nous appuyant sur cette science de l'Oralistique, nous voudrions enrichir notre argumentaire par des témoignages des acteurs du milieu de référence.

humains-hippopotames. Un conflit qui se focalise sur un enjeu spécifique : la dynamique d'appropriation de l'espace de vie.

Les conflits entre les hommes et les hippopotames remontent dans le temps; l'hippopotame se nourrissait dans les cultures des Égyptiens 2000 ans avant Jésus Christ. Encore aujourd'hui, l'hippopotame engendre des dégâts aux cultures (FAO 2010: 2), il dérange aussi l'homme par sa présence, qui est potentiellement dangereuse et qui peut gêner les activités associées à l'eau. Ainsi, l'hippopotame peut nuire au bon déroulement des activités de pêche, notamment en brisant les filets (Kedl 2015: 15).

Certains auteurs accusent le colonialisme d'avoir détruit les relations harmonieuses qui se seraient instaurées entre la faune sauvage et les populations locales en Afrique (Adams et Mc Shane, 1992, cités par la FAO). En effet, entre le dix-huitième siècle et le milieu du vingtième, les grands mammifères africains étaient plus considérés comme une ressource exploitable que comme une menace majeure. L'ivoire était la pierre angulaire du commerce naissant avec l'Europe et l'Orient, tandis que la viande et les cuirs restaient des produits essentiels à la fois pour les Africains et pour les colonisateurs européens.

Pour les Africains des zones forestières, la viande de grands mammifères est très appréciée (Van Vliet et alii. (2012). C'est pour cette raison que des filières de chasse se sont constituées dans certains pays, notamment en Afrique centrale (Binot et Cornelis 2004). Le gibier joue un rôle essentiel dans le régime alimentaire des populations et s'inscrit dans la dynamique et l'attachement culturels des gabonais vis-à-vis de la consommation de viandes de brousse (Binot et Cornelis 2004: 8). Toutefois, certaines espèces animales connaissent moins de pression anthropique que d'autres. Celles qui semblaient épargnées ont donc pu se reconstituer, au point de composer des facteurs de conflits. Il s'agit des conflits d'usage et de voisinage dans un espace naturel car, de façon récurrente, des conflits naissent en raison des mutations du monde rural et de nouveaux comportements sociaux (Rivière-Honegger 2008 : 211), et par conséquent, des changements comportementaux des animaux.

Le développement de notre analyse prendra appui sur la situation des hippopotames au Gabon.

La situation des hippopotames au Gabon

Jusqu'au début du 20^{ème} siècle, on trouvait des hippopotames amphibies dans toute l'Afrique, surtout au sud du Sahara, partout où il existait de l'eau et des végétaux adéquats ; soit du Nil au Cap. Ces hippopotames sont de nos jours en majorité confinés dans des zones protégées. Néanmoins, ils survivent toujours dans les plus grandes rivières et marais. Ils vont même jusque dans les estuaires, dans la mer et même jusqu'à une altitude de 2000 m (Dibloni Ollo 2011 : 15).

La carte ci-dessous présente la situation visuelle des hippopotames dans les différentes régions du Gabon.

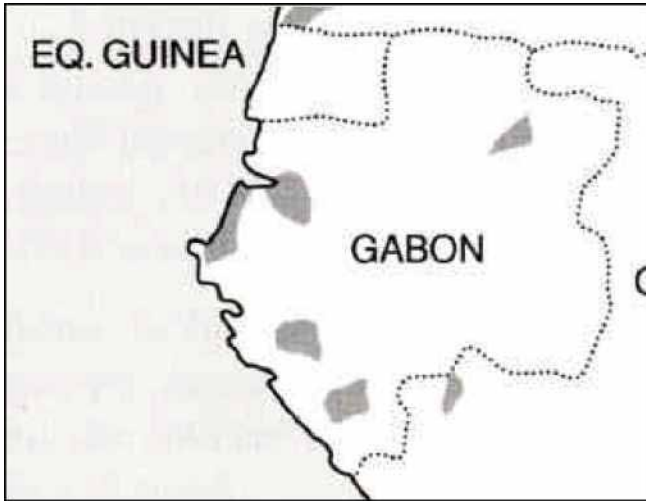


Figure 1 : Distribution de l'hippopotame au Gabon en 1989. D'après Eltringham [1999] (cité par Michez 2006 : 19)

Selon Adrien Michez (2006 : 19), la figure ci-dessus est à prendre avec réserve, car sa conception basée sur les enquêtes de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN) et sa véracité n'ont pu être confirmées que partiellement. Pour ce chercheur, cette population d'hippopotames, si elle existe encore, serait actuellement à l'état de relique. En effet, selon les résultats de l'enquête de 2004 (actualisation d'une enquête réalisée en 1995), effectuée par le « *Hippos specialist group* » de l'IUCN, les populations d'hippopotames sont en déclin dans plus de la moitié des pays où elles sont présentes et sont estimées à 120 000 individus. Le déclin général de la population est estimé entre 7 et 20 %. Il est notamment dû au braconnage massif dans certains pays. Au Gabon, les hippopotames ont rapidement décliné peu après que les méthodes de chasses aient évolué avec l'utilisation des fusils (Abernethy et Ndong Obiang 2010 : 11).

Le paysage très forestier du Gabon fait que l'on ne retrouve l'hippopotame que dans des zones des marais. Bien avant, ces mammifères vivant en groupe étaient visibles, principalement, tout le long du fleuve Ogooué et des lacs environnants.

En effet, l'hippopotame, espèce notoirement menacée, est représentée au Gabon par une population faible constituée de sous-populations également de tailles faibles. Une situation handicapante pour la survie de l'espèce (Michez 2006 : 78).

La carte ci-dessous nous présente le cadre géographique dans lequel nous étudions les conflits humains-hippopotames au Gabon.

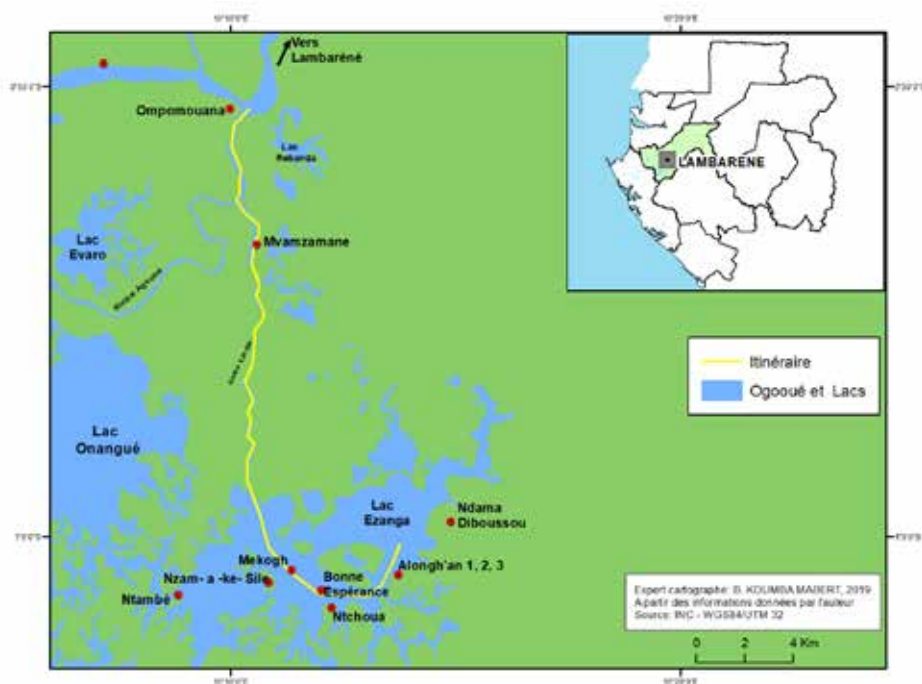


Figure 2 : *Situation du Lac Ezanga au Gabon.*

Lorsqu'on quitte Lambaréné et que l'on s'oriente vers les lacs du sud, on atteint le village *Ompomouana*³, le voyageur passe obligatoirement par la rivière *Agouma* (par le village *Mvam zamane*) et il arrive au lac Ezanga (34 km), à partir de ses principaux villages : *Alongh'an* (1, 2 et 3)⁴; *Bonne-Espérance* (chez Laurent Michel Nkye-Mebyame), *Mekogh* (chez Antoine Moussadji Dissouva)⁵, *Ntchoua*⁶, *Nzam- a -ke- Sile*⁷ et *Ntambé*⁸ (Etoughé-Efé 2017).

Du départ de Lambaréné pour « Bonne-Espérance », il est presque impossible de faire le voyage sans passer à côté d'un solitaire ou d'une colonie d'hippopotames. Ces derniers ont toujours colonisé les couloirs de l'Ogooué et leurs manifestations sont souvent ponctuées par des apparitions sporadiques. En effet, pour signaler sa présence et situer

3 *Ompomouana est le deuxième grand village, après Junkeville, en partant de Lambaréné.*

4 Ce regroupement de village se compose des clans suivants : Yefal, Ebaneyel, Ebifa, Ebivegn. A côté de ces clans fangs se sont ajoutés des peuples du sud du Gabon. C'est ainsi qu'on y retrouve des Gisir et les Loubou.

5 Villages dont les habitants ne sont constitués que des descendants directs des fondateurs.

6 Ce village est uniquement peuplé par le clan Ebindzum.

7 Ce sont les clans Ebindzum, Ebikala et Ebibouma qui peuplent ce village.

8 C'est le village du clan Essamewaba.

sa position dans l'eau ou pour avertir la colonie de l'approche de quelque chose d'insolite, l'hippopotame émet des signaux sonores (Verheyen 1954 : 64). Au cours des années, cette présence était un facteur important dans la qualité visuelle du voyage, surtout en saison dite sèche, période au cours de laquelle le niveau d'eau est en baisse, et où les hippopotames sont le plus visibles.

Depuis longtemps, les voyages en aval de Lambaréné vers le bas-Ogooué ont été ponctués par des rencontres avec les hippopotames. Ces mammifères se manifestent par des jets d'eau qui signalent leur présence. Ce signalement qui est en même temps un avertissement, est assimilable, chez les humains, à un code de la route destiné aux voyageurs. C'est ainsi qu'il permet de les repérer et d'avoir, de ce fait, le temps de dévier pour les éviter, au cas où l'embarcation s'orientait vers un espace habité.

Pendant cette période, les hippopotames se concentrent dans un périmètre réduit, s'adaptant ainsi au processus de rétrécissement de leur territoire. C'est dans ce périmètre que se définissaient les échanges entre les hippopotames et les populations humaines. Cela revient à dire que les rapports entre les humains et les hippopotames n'ont pas toujours été émaillés de conflits. En cela, il serait intéressant de voir les liens qui ont prévalu à la situation actuelle, à travers l'histoire entre les deux entités.

Lien socio-historique à l'hippopotame chez les peuples de l'Ogooué et des lacs

Si l'eau est une composante essentielle de la vie et, en tant que telle, du fait qu'elle cristallise les passions, elle est aussi source de vie, moyen de purification, centre de régénérescence. En ce sens, elle hante les cultures humaines. Au-delà de son rôle vital, l'eau et ses habitants animaux sont intimement associés à des phénomènes mystiques, mythiques et inexplicables (Detay et Gaujous 2001 : 3).

En mettant l'accent sur la région du lac Ezanga nous considérons simplement que l'eau et ses habitants animaux ont une place particulière chez les humains, à la fois quotidienne et pratique mais également historique, car le lac constitue un espace de vie partagé.

L'hippopotame, tout comme les autres grands mammifères, a toujours fasciné l'imaginaire des hommes. Au néolithique déjà, nos ancêtres le représentaient sur les murs de leurs cavernes. C'est dire que les grands mammifères font toujours partie intégrante de l'imaginaire collectif (Michez 2006 : 1). Aussi, leur « *présence sur ce territoire se confond-elle avec celle des peuples qui s'y sont installés au cours de l'histoire* » (Sautter 1966 : 747).

Toutefois, comme le souligne P. Descola (2004 : 20), les peuples qui vivent de chasse et de cueillette ont conscience de ce qu'ils modifient l'écologie locale au fil du temps, par leurs techniques de subsistance. En même temps, ils manifestent des comportements qui révèlent une motivation réelle de communier, communiquer avec celui-ci. A ce sujet, l'anthropologue Jean Émile Mbot rapporte que :

«... dans les sociétés traditionnelles, la faune revêtait une grande importance. L'animal remplissait diverses fonctions : il soignait, il nourrissait, protégeait. Il existait entre l'homme gabonais et l'animal un lien qui allait au-delà de la consommation» (Mogomba 2013 : 7).

Dans le même esprit, l'auteur rapporte que :

«... si vous demandez à un Gabonais âgé s'il entretient un lien avec un animal particulier, la réponse est généralement positive, parce qu'il se souvient des soins thérapeutiques qu'il a reçus à un moment donné de son existence, afin de se purifier, de se prémunir contre les dangers et de guérir» (Mogomba 2013 : 7).

Entre ces deux comportements se décline une gamme d'actions comme la préservation des milieux et les pratiques dites « écologiques », entre autres (Chanvallon 2009 : 15). En effet, le lac Ezanga correspond à un territoire lacustre, ponctué par des espaces d'habitations humaines. C'est un environnement où les échanges se développent sur des voies d'eau. Ce lac est caractérisé par la présence d'un seul groupe socio-linguistique : les Fangs. Ces derniers seraient arrivés dans la région du Moyen-Ogooué au début du 20^{ème} siècle (Balandier, 1982 : 76), où ils ont atteint le site de Lambaréné. Il a donc suffi de quelques années au peuple fang pour occuper le lac Ezanga, dont ils sont presque les seuls habitants, de nos jours (Sautter, 1966 : 747)⁹. Ce peuple se divise en clans, qui ont pour noms : Ebikala, Ebindzum, Ebivêgn, Ebenaye, Essikourgui, Yefal, Ebifa, Essémessila, Essamewoba¹⁰.

Depuis cette période, ces anciens migrants ont vécu en intelligence avec leur environnement, tout en essayant de le maîtriser au mieux. Les activités sur l'eau se menant tant bien que mal, malgré l'omniprésence des hippopotames (Haug 1903 : 166). C'est dire que dans la culture et les mythes des peuples du lac Ezanga, l'animal est intimement lié à l'homme.

Aussi, faut-il poser un regard sur les rapports symboliques qu'entretiennent les humains et les hippopotames.

⁹ Exception est faite pour le village Mekogh, dont le fondateur est un ressortissant punu originaire de la province de la Ngounié (sud Gabon), du nom d'Antoine Moussadji Dissouva, arrivé au lac Ezanga au début du XX^{ième} siècle. C'est le village le plus proche de l'embouchure. De juin à septembre.

¹⁰ Informations complétées par Joseph - Aimé Memiaghe-Nze, notable et ancien député de la région des lacs du Sud.

Les hippopotames : les doubles des humains dans l'imaginaire local

Dans certaines sociétés claniques du Gabon, les hommes deviennent à leur mort des léopards, les femmes des antilopes. Chez d'autres, les âmes de certains individus se transforment en hippopotames. Donc, les défunts se réincarnent et prennent des formes animales et deviennent ainsi des guides (Mbeng Ndemezogo 2011 : 267). En cela, nous partageons l'idée de Picq selon laquelle :

“le dualisme qui, dans les cultures occidentales, sépare la nature de l'homme n'existe pas dans nos sociétés traditionnelles. Pour elles, la différence entre les hommes et les animaux n'est qu'une question de degré, pas de nature. L'animal participe complètement à la construction sociale des peuples” (cité par Chanvallon, 2009 : 81).

Chez les Bozos du Niger, par exemple, les rites, légendes et traditions rapportent qu'au temps des premiers hommes, l'hippopotame était une personne. Mais les hommes commirent tant de fautes qu'ils contraignirent Dieu à les punir en les transformant en hippopotames ; dès lors, ces derniers, qui jusqu'alors vivaient en brousse et se nourrissaient d'herbes, se mirent à fréquenter les endroits humides et à séjourner dans l'eau (Ligers 1957 : 37). C'est sans doute dans le même esprit que l'hippopotame, en tant qu'habitant de l'eau, incarne le monde des génies chez les peuples de l'Ogooué. En ce sens, l'hippopotame semble être leur double. Pour donner sens à cette notion de double, nous avons retenu trois récits qui permettent de comprendre les liens spirituel et symbolique reliant les hippopotames au monde des humains. Le premier témoignage exprime une appartenance au monde des génies, représenté par les animaux :

« Je suis en 1998, ma belle-mère amène à la maison un quartier de viande fumée de trompe d'éléphant. [...] Je le mets au frais [...] et je m'endors et dans la nuit, je fais un rêve, au cours duquel je suis sur une étendue d'eau, mais ça avait tout l'air de l'Ogooué et je me souviens très bien du débarcadère d'Atsié¹¹ [...] Je suis en train de jouer là avec un lamantin et un hippopotame. Donc on barbotte dans l'eau, on s'amuse, on rigole, mais vraiment, il n'y a aucune crainte, il n'y a rien du tout ».

« Et puis je me réveille. [...] C'était un rêve¹², quoi ! Je ne fais pas attention à ça. [...]. J'arrive du boulot, je fais bouillir et je m'attable avec toute la famille. Au menu donc [...], la trompe d'éléphant séchée. [...]. Et après là, je vais m'endormir pour ma sieste. Et quand je me réveille [...], j'ai de violents maux de tête. Tout de suite, je ne fais pas attention, je prends

11 Un quartier du deuxième arrondissement de Lambaréné.

12 Le rêve, dans ce contexte, est ce qui, par une scène allégorique, renferme non seulement un sens à interpréter, mais des avertissements des choses divines.

un comprimé et je vais au boulot [...], sauf que les maux de tête ne [...] disparaissent même pas. [...]. Et un jour, deux jours, trois jours... C'était devenu tellement insupportable que je vais voir mes parents [...] en séjour à Libreville. [...] Et maman [...] ne fait pas attention aux détails que je lui donne. Elle me conseille juste de faire attention à ce que je mange, sans plus. Je reviens à la maison et ça continue ».

« Après la semaine, je vais chez ma sœur aînée, [...] elle est initiée au rite traditionnel "Ombwiri" (Fromaget, 1986 : 105-112). [...] Je lui décris ce que j'ai mangé durant la semaine, notamment le plat d'éléphant. Après m'avoir écouté, elle se dirige dans sa chambre et vient me badigeonner d'une poudre spéciale. Pendant l'exercice, [elle] rentre en transe en disant : demande-lui si elle n'a pas mangé quelque chose d'interdit. C'est à ce moment que je me souviens du rêve et je le lui raconte. [...]. Elle me révèle qu'un tel rêve n'est que la manifestation des gens de [notre] famille qui sont restés dans l'eau et dans la brousse. Il n'est donc pas question que tu manges des animaux de ce type, car [ils sont] tous de la même famille, qu'ils soient de l'eau ou de la terre ferme ».

Après toutes ces explications, elle m'a remis sa poudre que je devais mettre sous mon oreiller en dormant. Et lorsque je me suis réveillée, le mal avait tout simplement disparu [...]. C'est donc cette guérison soudaine qui m'a fait comprendre que j'avais un lien assez particulier avec ces gros mammifères ». [...] ; Ma mère dit souvent. : je t'ai pris chez un génie. [...] etc. » (Odile Ossawa, 56 ans, chercheuse, entretien du 14 janvier 2019).

Comme l'a défini Anita Jacobson-Widding (1979 : 79), à propos des génies de l'eau du Bas-Congo, ce sont des esprits ancestraux dont les caractéristiques personnelles et les liens généalogiques avec les vivants qui ont été oubliés. Ils sont passés du domaine où vivent les ancêtres à celui des marigots et des rivières du territoire clanique (Plancke 2014 : 11). Dans le récit de madame Ossawa apparaît aussi la notion du double animal, développée par Journet (1998) concernant les Joola du sud du Sénégal et du nord de la Guinée-Bissau. Pour cette chercheuse, les doubles empruntent toujours l'apparence d'animaux sauvages. Animaux du marigot, de la forêt ou de la brousse, ils sont réputés difficiles à capturer, soit qu'ils demeurent invisibles, soit qu'ils disparaissent dans un nuage de poussière à l'approche du chasseur, soit que le fusil ou l'arc pointé sur eux ne réagisse pas à la détente, soit encore que la balle ou la flèche ne réussisse pas à les transpercer. Mais si le double est blessé, son homologue humain subira une même atteinte au même endroit du corps (Journet-Diallo 1998 : 205).

Ce récit de madame Odile Ossawa fait référence à un totem. Pour notre part, nous reprendrons la définition de Radcliffe-Brown (Adler 1998 : 17) qui s'est attaché à donner corps à une théorie sociologique du totémisme. Pour lui, le mot totémisme, dans son sens le plus large désigne toutes les situations où, dans une société divisée en groupes, il existe une relation particulière entre chacun d'eux et une ou plusieurs classes d'objets, habituellement des espèces naturelles d'animaux ou de plantes. Le mot désigne quelquefois, dans un sens plus étroit, les cas où les groupes sont des clans, ensembles exogames dont tous les membres sont étroitement liés par une descendance unilinéaire. Ce totémisme « clanique » est seulement une variété du totémisme entendu dans le sens le plus large. Un totémisme similaire caractérise certains autres peuples du Gabon. C'est ainsi que dans la région de l'Ogooué-Maritime, les Mande de la lagune Ngowé ne doivent pas manger l'hippopotame (ifubu). A cet effet, la légende rapporte que :

« Une famille mande se promenait au bord de l'eau. Ils ont vu l'hippopotame à terre. Ils l'ont touché et il est mort. On ne viendra le découper que demain. Ils ont préparé la place pour le fumer et sont retournés au village. Le matin, quand ils sont revenus, ils ont trouvé l'hippopotame dans l'eau. Ils se sont dit : on ne peut pas manger l'hippopotame. Jusqu'aujourd'hui, si un Mande voit l'hippopotame, il crie : je suis un Mande et l'hippopotame laisse la route libre dans la rivière, alors qu'avec d'autres il va taper et faire chavirer la pirogue » (Aleko et Puech 1988 : 267).

La deuxième narration, quant à elle, fait l'objet du témoignage d'une expérience vécue lors d'un rituel voué aux hippopotames au lac Ezanga :

« Moi, par exemple, j'ai vécu en direct le cérémonial du culte qui était rendu aux hippopotames. Un cérémonial traditionnel. Parce que là où nous habitions, les Myéné venaient souvent passer les vacances avec nous, les Jocktane et ils venaient souvent avec des vieux et organisaient un cérémonial au cours duquel, ils donnaient à manger aux hippopotames pour les calmer afin de rendre la cohabitation facile entre les humains et ces animaux-là. Les hippopotames étaient probablement perçus comme des génies, chez eux. De là, je ne pouvais que respecter les hippopotames. Je n'avais pas de conflit avec les hippopotames. Je jetais ma senne à côté des hippopotames sans problème » (Guy-Roger Nzamba, 55 ans, magistrat, entretien du 05/02/2019).

C'est dire, comme le souligne Fonseca (2008 : 8), que :

« les hommes et les animaux partagent les mêmes fondements, sont issus des mêmes couches profondes et circulent dans la même sympathie de toutes choses. C'est ce qui explique les liens étroits qui existent entre les humains et les animaux depuis les temps les plus archaïques, dans les mythes [et] dans les expériences chamaniques ».

Le dernier récit concerne la complicité entre les hippopotames et les humains au lac Ezanga :

« Il vivait au village Ogaby, dernier village Galwa au lac Ezanga, site abandonné autour des années 1960, un Sage Patriarche du nom de Mbezo, qui alimentait le troupeau d'hippopotames, dans l'étendue d'eau à proximité de son "animalerie" d'Ogaby, agrémentant les desserts de ses monstres avec l'Issémou, nourriture appréciée par les monstres et dont lui-même détenait religieusement la composition chimique mystique. Quelques Anciens ayant vécu cette période transmettent que les hippopotames dressés par le Vieux Mbezo avaient envers les piroguiers des attentions comparables à celles de Dauphins en haute mer pour les navigateurs, au long cours » (Joseph Aimé Memiaghe-Nze, 66 ans, ingénieur, ancien député, entretien du 10/02/2019).

Il apparaît dans cette histoire que la connaissance du milieu naturel et les pratiques ancestrales peuvent préfigurer la construction d'une conscience écologique. En cela il serait raisonnable de penser qu'historiquement le patriarche Mbézo qui pratiquait, en son temps la diplomatie de prévention des conflits entre ses compatriotes lacustres et la horde d'hippopotames susceptibles d'être enragés, avait une longueur d'avance sur les générations qui lui ont succédé.

Ces trois récits sont révélateurs de la place que les hippopotames occupent dans la cosmogonie des peuples de l'Ogooué en général, et ceux du lac Ezanga en particulier. Les hippopotames sont les doubles des humains dans le monde des génies. Cette complémentarité a ses bienfaits, car les hippopotames ont le loisir de se promener et de prendre des bains de soleil sans être inquiétés par les chasseurs (Schweitzer 1953). Les promenades y relatives ont des effets positifs sur l'environnement lacustre, ainsi que pour les déplacements des riverains et autres voyageurs.

La quiétude dans les déplacements des hippopotames à travers les zones du lac Ezanga a généré des impacts, dont les principaux se déclinent dans le développement qui suit.

Impacts écosystémiques de l'hippopotame dans les couloirs du lac Ezanga

Les mouvements d'hippopotames semblent désormais difficiles à identifier à l'œil nu, alors qu'il y a quelques décennies en arrière, les riverains arrivaient à suivre les migrations de ces pachydermes et identifier, tant bien que mal, leurs trajectoires.

Aussi, les hippopotames jalonnaient-ils le parcours allant de l'île de Lambaréné vers les trois lacs que sont : *Ezanga* (52,5 km²), *Oguémoué* (167,5 km²) et *Onangué* (46,5 km²)¹³. Grâce à leurs migrations nocturnes, ils jouaient un rôle environnemental très important à travers les déplacements sous l'eau et les autres migrations sur la terre ferme, à la recherche des végétaux qui leur servaient de nourriture. Ces différents mouvements avaient des effets bénéfiques pour les riverains des lacs en saison sèche. Les hippopotames libéraient les berges des alluvions et entretenaient, à l'occasion, les voies navigables. Les chenaux et autres couloirs étaient entretenus grâce aux passages réguliers des hippopotames, dont le poids varie entre 1500 kg et 3200 kg. Ces passages ont eu pour conséquences les creusements et élargissement des couloirs du Lac.

Lorsqu'un hippopotame cherche à s'alimenter, il suit régulièrement les mêmes parcours, qui le conduisent à la formation de chemins précis et, *in fine*, bien définis avec le temps. Dans les marais, ces pistes jouent un rôle très important, car ils permettent de canaliser des courants d'eau (Kedl, 2015 : 12).

Le témoignage, ci-dessous, est une traduction du rôle joué par les hippopotames dans l'entretien des couloirs de passage du marais, à Ezanga.

« Lorsque nous étions jeunes, l'embouchure ne nous a pas causé autant de problèmes que maintenant, tout simplement parce que la grande colonie d'hippopotames que nous avons au lac Ezanga avait un travail dans l'équilibre de la nature. Ce sont ces hippopotames qui refaisaient les profondeurs du lac dans certains endroits. Non seulement pour la reproduction des poissons, parce que les poissons aiment vivre aux mêmes endroits que les hippopotames, pour se nourrir de leurs déjections et autres rejets. Et comme les hippopotames remontent également le fleuve Ogooué, c'est eux qui se donnaient le travail de labourer l'embouchure, à telle enseigne que même en saison sèche, on savait toujours par où passer. Parce que là où passait un hippopotame, ça garde quand même une petite profondeur » (Guy-Roger Nzamba).

Les effets des mouvements de courtes pattes des hippopotames, agissant comme de petites pelles mécaniques sur le dragage des couloirs des marais, favorisent la bonne circulation des biens et des personnes. L'hippopotame, en raison de sa taille, peut avoir

13 Ce sont des superficies estimées en saison sèche.

un impact non négligeable sur le milieu, qu'il soit biotique ou abiotique. Son poids considérable, réparti sur des pattes de taille relativement faible, combiné à l'emploi régulier des mêmes parcours, marquent en général les paysages qu'il fréquente. Comme le souligne cet ancien pêcheur :

« En saison des pluies, les hippopotames montaient au milieu des roseaux dans l'Ogooué et en saison sèche, ils descendaient pour se retrouver au milieu des lacs pour se nourrir. De tout temps, on disait que l'hippopotame ouvrait les voies fluviales. Ce sont les hippopotames qui donnaient la profondeur à l'embouchure avec leurs glissades » (Antoine Olame, 62 ans, instituteur retraité, entretien du 3 février 2019).

En empruntant à Badjina Egombengani, (2011 : 87), et Dibloni Ollo et al. (2010 : 181), on dirait que les corridors de sorties ou d'entrées des hippopotames sont des couloirs utilisés par les pêcheurs à la recherche de poissons. Ces ouvertures sont enrichies des déjections laissées sur les parcours. Celles-ci attirent du poisson et constituent d'importantes niches. Des passages qui permettent aux pêcheurs d'accéder facilement à un lit du lac et installer aisément les filets de pêche. Le tableau ci-dessous fait référence aux niveaux de présence des hippopotames dans la zone d'étude, en fonction des saisons, elles-mêmes, liées à certaines périodes de l'année.

Table 2: Calendrier de présence des hippopotames.

Périodes	15 mai-15 septembre	1er octobre-15 décembre	1er janvier-15 mars	15 mars-15 mai
Taux de présence	Forte présence	Faible présence	Faible présence	Période confuse
Commentaires	C'est la grande saison sèche les hippopotames partent de l'Ogooué pour les lacs, c'est aussi la saison des amours.	C'est une période où les hippopotames se retrouvent dans les lagunes et les marécages reculés, certainement à la recherche de la quiétude. Leur rencontre est très difficile.		Cette période est peu connue, nous pensons qu'à cette époque de l'année les hippopotames se trouvent dans les profondeurs de l'Ogooué.

Source : Louembet, 2008.

Selon le tableau ci-dessus, les hippopotames sont plus vulnérables lorsque les eaux tarissent. Pendant la saison sèche, ce mammifère suit les bancs de sable, et les roseaux pour s'alimenter et prendre des bains de soleil, s'exposant ainsi aux chasseurs.

Du conflit humains-hippopotames au lac Ezanga

Après avoir défini le concept conflit plus haut, il nous revient de le développer dans le contexte du lac Ezanga. On peut, effet comprendre, de manière générale, que ce qui constitue un conflit c'est le fait que l'une des composantes (un des acteurs ou occupants) d'un espace tend à ne plus assurer « sa » fonction dans l'équilibre de l'écosystème, à travers son activité naturelle.

D'ordinaire, le conflit naît des dangers ou risques créés par l'agression des espaces aménagés par les populations pour leurs activités diverses (agriculture, pêche, etc.). De ce point de vue, ce sont les animaux qui sont souvent incriminés pour la remise en cause ou la perturbation des activités humaines (Sogbohossou et alii. 2017; Kedl, 2015; Moumaneix et Nkombe 2017; Ollo Dibloni et alii 2010).

L'approche présentée ici explore une explication nouvelle en ce sens que la confrontation entre les humains et les hippopotames ne se manifeste pas à travers une agression manifeste des mammifères sur les humains ou sur la destruction de leurs activités. On est en présence d'une dynamique naturelle, celle du déclin des colonies d'hippopotames et de leur activité dans le marais, déclin qui pourrait s'expliquer par la chasse à l'hippopotame.

Les incidents conflictuels entre les humains et les hippopotames sont nombreux, principalement là où les densités sont élevées. La croissance des populations humaines entraînant une augmentation des besoins en terre et eau. De cette façon, certains pâturages naturels qu'utilisaient les hippopotames sont dorénavant utilisés par l'homme, ce qui exacerbe la compétition et les conflits entre l'homme et l'hippopotame à proximité de l'eau (Kedl 2015: 15).

Ainsi, les conflits humains-hippopotames dans le lac Ezanga se sont construits dans des interactions qui ont lieu entre les populations rurales et les hippopotames. Ces conflits sont, selon toute vraisemblance, l'une des raisons de la rareté et du déclin éventuel de cette espèce. Il est vrai que les facteurs de ces interactions sont nombreux. Nous nous limiterons, toutefois, aux faits les plus exposés à l'observation.

Il fut un temps où, au cours des vacances de fin d'année scolaire, alors que nous n'avions que la pêche pour activité principale, nous croisions régulièrement les hippopotames au lac Ezanga et dans ses environs. La seule consigne qui était donnée aux enfants que nous étions à cette époque était de ne pas trop s'en approcher et, surtout, d'éviter l'hippopotame « albinos », car il est de réputation très nerveuse et potentiellement dangereux. L'hippopotame possède une double nature, à la fois terrifiante et salutaire : « *De telles figures monstrueuses*

incarnent la nature instinctuelle, brute, avec ses abîmes de sauvagerie effrayante » (Fonseca 2008 : 16). Malgré cela, les traversées d'un village à un autre, en pirogue en bois d'Okoumé¹⁴, se faisaient sans encombre, alors que les hippopotames prenaient leur bain de soleil. C'est dire que les relations humains-hippopotames s'exprimaient en termes de degré d'appropriation de l'espace. Toutefois, la perte des valeurs ancestrales et la primauté des intérêts pécuniaires (Haug 1903 : 167) semblent avoir eu raison de la cohabitation indiquée plus haut. Dans ce sens, les pratiques des humains semblent avoir contribué à la lente dégradation de cette cohabitation (désacralisation des symboles, démythification de l'animal, recul de la vision totémique) qui se solde par le braconnage.

Aussi considérons-nous que la chasse soit le principal facteur des conflits humains-hippopotames au lac Ezanga.

De la chasse comme principal facteur de conflits

Des informations relèvent des données issues d'études inédites sur la chasse à l'hippopotame dans certaines régions du Gabon. C'est dans cette perspective que nous retenons l'enquête menée par une équipe mandatée par le Ministère des Eaux et Forêts, en partenariat avec le Fonds Mondial pour la Nature (WWF), entre 2005 et 2008. Cette enquête, qui n'a pas été menée spécifiquement dans le lac Ezanga, révèle néanmoins l'ampleur du braconnage sur les populations d'hippopotames dans la région de l'Ogooué et des lacs de manière générale. Il apparaît qu'un hippopotame est tué chaque mois dans les lacs du sud de Lambaréné, dans la région du Moyen-Ogooué :

Table 1 : Evaluation à travers l'évolution de la pression de chasse exercée sur les hippopotames (2005-2008) :

Espèce	Nombre	Périodes	Zone
Hippopotame	2	18 avril - 6 juin 2005	Lacs de l'Ogooué
	1	19 septembre - 4 octobre 2007	
	2	11 novembre 2007-31 janvier 2008	
	5	Février-31 août 2008	
Total	10		

Source: Louembet, 2008.

14 Du nom scientifique d'Aucoumea klaineana, l'Okoumé est un grand arbre de futaie, à feuilles persistantes, fleurissant fin septembre, l'Okoumé est très commun au Gabon et surtout sur les bords de l'Ogooué où les Fangs l'appellent « Angouma ». Le tronc sert à faire des pirogues de toutes grandeurs. La pirogue à rame est le principal outil du pêcheur à faible revenu dans les régions de l'Ogooué et des lacs au Gabon.

L'auteur de cette étude affirme que, sur un suivi non continu de 370 jours, soit une année, les hippopotames n'ont pas été épargnés : dix (10) individus ont fait l'objet de prélèvement, une moyenne d'environ un (1) hippopotame par mois¹⁵. L'accumulation de ces faits a entraîné la quasi disparition des hippopotames. En saison sèche on peut encore rencontrer 2 ou 3 individus sur les bancs de sable ou les embouchures (Louembet 2008).

La chasse aux hippopotames obéit à des besoins divers. Lorsque la chasse n'est pas destinée à des festivités communautaires, elle est orientée vers le commerce illégal¹⁶. En effet, la viande d'hippopotame se vend assez bien sur les marchés de Lambaréné, où le kilogramme de viande s'obtenait, habituellement, à 500 francs CFA (soit 1 dollar US). Au marché de Mont-Bouët, à Libreville, le prix moyen/kg était d'environ 700 f. CFA (Abernethy et Ndong Obiang 2010: 51).



Figure 3 : Gigots d'hippopotame exposés à la vente à un marché de Lambaréné. Source : Louembet, 2008.

15 C'est la seule étude de terrain disponible à l'heure actuelle sur la question, au Gabon.

16 L'hippopotame (*Hippopotamus amphibius*) fait partie des espèces intégralement protégées au Gabon, à travers l'article 3, du décret n° 164/PR/MEF du 19 janvier 2011. Cet article stipule que la chasse, la capture, la détention, la commercialisation, ainsi que le transport des animaux intégralement protégés sont interdits, sauf dérogation accordée par arrêté du Ministre chargé des Eaux et Forêts au titulaire d'un permis scientifique de chasse ou de capture.

Conformément à l'article 275 du code forestier, les auteurs des infractions vis-à-vis des espèces intégralement protégées sont punis d'un emprisonnement de trois à six mois et d'une amende de 100 000 à 10 000 000 de francs CFA ou de l'une de ces deux peines seulement.

Avant la Première Guerre mondiale (1914-1918), une floraison d'établissements forestiers révèle l'activité de la traite des bois. A cette époque, les coupeurs se trouvaient sans peine, dans les villages galwa (myéné) et fang (Sautter, 1966 : 765). En gros, les bois Okoumés paraissent avoir été nombreux sur des centaines de mètres à partir des lacs et en bordure des couloirs de savane du fond du lac Ezanga.

Aussi, beaucoup de villageois ont-ils quitté la pleine forêt pour l'eau, se rassemblant au bord des lacs et des principaux axes de l'hydrographie (Sautter 1966 : 751). L'engouement pour les travaux du bois atteignit un tel degré qu'il fit désertifier les villages : toute la population valide en vint à vivre, presque en permanence, sur les chantiers de coupe. Les gens renonçaient à faire de l'agriculture pour gagner davantage. Ils vivaient de riz et de conserves (Sautter 1966 : 766).

Cette période était aussi caractérisée par une importante présence d'hippopotames le long de l'Ogooué, jusqu'à l'embouchure du lac et même à l'intérieur de celui-ci (Schweitzer 1953).

Après une trentaine d'années d'exploitation forestière, tout cela eut une fin. Les exploitants forestiers se sont progressivement retirés à cause de la baisse de production. C'est, semble-t-il, le début de la chasse à l'hippopotame en complément de l'activité de pêche.

Aucune étude n'ayant été abordée sur la question, on pourrait estimer, sur la base des témoignages recueillis, que c'est à partir de la fermeture des chantiers forestiers que la quête des nouveaux moyens de subsistance, autres que ceux issus du bois verra le jour. Et la chasse à l'hippopotame en fera partie. Quelques témoins de l'histoire affirment que la chasse intensive serait l'œuvre des colonies des populations Akélés, issues du nord-est de l'Ogooué pour travailler dans le bois :

« Les Akélés qui chassaient les hippopotames avaient pour village principal "Pareil", près d'Ompomouana et à travers les alliances et le travail dans les chantiers forestiers, ils ont mis le pied à terre au fond du lac. Et parmi ces Akélés, il y avait de très grands chasseurs et certains se sont mis à la poursuite des hippopotames » (Guy - Roger Nzamba).

Selon le géographe Gilles Sautter (1966 : 743), la chasse tenait une place de premier plan chez les Akélés. Réputés grands chasseurs, doublés de guerriers « perfides », ils troquaient la viande contre le manioc et la banane. Ils n'avaient, pour ainsi dire, pas de plantations. D'où le témoignage qui suit et qui revient sur le rôle joué par les Akélés dans la chasse à l'hippopotame dans le lac Ezanga :

« Vers le milieu des années 1980, c'est là que les Akélés d'Atsin Gnong'han¹⁷ ont commencé à abattre les hippopotames. Eux, ils ne vivaient que de ça, surtout en saison des pluies. Ils venaient vendre à Lambaréné pour avoir leur argent. Ils abattaient régulièrement au point que tout le stock qui était là, avait fui. Ils ont fini tout le troupeau ». Mais eux, en saison des pluies, quand ils n'avaient plus d'argent, ils tuaient maintenant pour vendre. A l'époque, le kilo coûtait mille francs CFA » (Antoine Olame).

En dehors de cette chasse motivée par des besoins pécuniaires, nous relevons également celle liée aux festivités communautaires, culturelles et cultuelles. C'est ainsi que la chasse aux hippopotames obéit, par ailleurs, aussi à la solennité d'un évènement que l'on veut bien honorer.

Lorsqu'une personnalité doit être célébrée, on pêche du poisson en grande quantité pour satisfaire les convives. Cependant, selon que l'on soit de condition modeste ou non, l'originalité de la cérémonie se manifestera par le sacrifice d'un hippopotame, aux fins de donner de la grandeur et du prestige à l'évènement.

L'exemple que nous empruntons est révélateur de cet état d'esprit chez les habitants du lac Ezanga. L'évènement se passe en août 1977. Il fallait célébrer le retrait de deuil du patriarche du village Bonne Espérance. Et compte tenu de ce que cet individu représentait, une manifestation le concernant devait marquer les esprits.

Dans la contrée, le prestige de cet homme se mesurait surtout par l'importance qu'il occupait dans sa famille élargie et sa communauté clanique et à travers son expérience professionnelle en tant qu'enseignant chez les missionnaires protestants, dans les années 1930-1950, et puis, plus tard, dans les années 1970, président de la collectivité rurale de l'Ogooué et des lacs. Un parcours qui contraste avec la majorité de ses contemporains qui étaient restés ouvriers du bois dans les chantiers forestiers ou simples pêcheurs au village. Laurent Michel Nkye-Mebyame comptait parmi les nantis dans la région du lac Ezanga. Il était l'une des rares personnes de la contrée à avoir possédé une pinasse et bâti une maison sur pilotis.

Le chasseur, à l'occasion de cette cérémonie retrait de deuil, s'appelle Antoine Olame, alors âgé de vingt ans. C'était sa première en tant que chasseur d'hippopotames :

« J'ai tué les hippopotames à l'occasion du retrait de deuil de mon oncle maternel, parce qu'il manquait à manger pour nourrir un regroupement

17 Un village du regroupement de villages d'Along'an 3.

de familles en saison sèche. Il y avait du poisson, mais il manquait du gibier. On tuait pour donner du poids à des cérémonies de personnalités. J'ai d'abord abattu un, il s'agissait d'un mâle. Ensuite j'ai tué la femelle. Ce jour-là, on a considéré que je suis devenu un Homme ».

Devenir « Homme » est une expression consacrée, dans les sociétés initiatiques traditionnelles gabonaises. Aussi, la chasse dans un tel contexte participe -t-elle de l'initiation des jeunes hommes. En effet, dans les sociétés gabonaises, jusqu'à un certain âge, les jeunes garçons sont considérés comme des « femmes », car n'ayant pas encore subi quelques rites considérés, comme conférant la bravoure aux garçons (Mogomba 2013 : 70). C'est donc occasion de s'initier. C'est-à-dire s'ouvrir à la réception de ce qui va être donné comme connaissances. Une fois initié, les aînés pourront dire certaines choses au jeune homme. C'est un peu comme à l'école, où chaque niveau coïncide avec une certaine dose de connaissances que l'on transmet (Mbamba Mitamba 2018: 41). Toutes ces chasses, bien que répondant à des objectifs divers, ont eu des conséquences considérables sur l'écosystème du lac Ezanga.

Conséquences socio-écosystémiques de la réduction des hippopotames au lac Ezanga

Lorsque les humains partagent les mêmes espaces et les mêmes ressources que la faune sauvage, des conflits semblent inévitables. Aussi, dans la région du Lac Ezanga, l'espace obéit-il à une conception du territoire. La conception *culturelle* de la territorialité s'intéresse ici aux propriétés liées au sentiment d'appartenance qu'éprouve et décline une famille, un clan ou une communauté.

L'hippopotame, qui représentait une certaine sacralité chez les peuples du lac, perd le bénéfice de cette représentation du fait de l'évolution des mœurs et des conditions socio-économiques des populations rurales. L'hippopotame est devenu un animal comme les autres. Il peut être tué pour des besoins pécuniaires ou tout simplement parce qu'il gêne l'accès à un espace réputé « poissonneux ».

Le récit ci-dessous illustre cette quête de poissons au détriment de la vie des hippopotames.

« Au cours des années 1982-1984, la cohabitation entre les populations et les hippopotames était insupportable. C'est ainsi qu'en 1984, au village Alongh'an, Mme P. B, chef de regroupement de villages, avait été interpellée par ses administrés sur la question. Estimant qu'il y avait trop d'hippopotames, les populations s'inquiétaient pour leurs activités de pêche. Chaque matin, au moment d'aller lever les trémails, les pêcheurs relevaient que les hippopotames les avaient déchirés. La requête qui avait

été transmise à l'autorité a permis de mobiliser plusieurs personnes, parmi les villageois pour leur connaissance du terrain, afin d'abattre un maximum d'hippopotames » (Edmond Akoughé, 49 ans, sans emploi, entretien du 20/12/2018).

Actuellement, le constat est fait que la proportion d'hippopotames est réduite principalement au lac Ezanga, ce qui a pour, entre autres, conséquences, le rétrécissement constant de l'espace navigable dans le chenal qui y mène. C'est ainsi qu'un bouchon marécageux s'y est progressivement installé, obligeant les riverains à remuer longuement la vase afin de faire glisser leur embarcation.

Entre autres illustrations, nous avons recueilli le témoignage d'une victime de l'envasement de l'embouchure. A travers un court récit, elle raconte que :

« Pendant les vacances, au village Essga-bikone, alias Bonne Espérance, (nom administratif), en saison sèche 1995, mon épouse Madame Gisèle Ossakédjombo-Ngoua-Memiaghe, mordue par un scorpion, a été prestement évacuée sur Lambaréné, lorsque nous avons fortement été contrariés par l'important envasement de notre embouchure, obligeant tous les passagers, à l'exception de Mme Gisèle Memiaghe, à descendre de la pirogue et à affronter l'envasement pendant près de deux (2) heures. Monsieur Thierry Mitoukou m'Efe, mon neveu, faisait partie de cette aventure, notamment en sa qualité de pilote d'un canot équipé d'un moteur de 55 CV » (Joseph Aimé Memiaghe-Nze).

Ci-dessous, quelques images de notre expérience de terrain à l'embouchure du lac Ezanga.



Figure 4: L'entrée principale de l'embouchure du lac Ezanga
Figure 5: Vue de l'étroitesse de la voie navigable (Photos : Etoughé-Efé, 2012).



Figure 6: Le début de la vase (Photos:Etoughé-Efé, 2012) Figure 7: Obligation de traverser l'embouchure en pagaies

Las des désagréments causés par l'envasement alluvionnaire de l'embouchure du lac, certains voyageurs se résignent à faire le long détour qui passe par le lac Onangué, plus long et plus onéreux en matière de carburant, généralement constitué de l'essence et/ou du pétrole (Etoughé-Efé 2017). En effet, là où on avait besoin de deux heures de hors-bord de 25 cv pour rallier le lac Ezanga, le détour nécessite deux fois plus temps et trois fois plus de carburant. Les conséquences ainsi relevées sont révélatrices de l'interdépendance qui existe entre les êtres humains et les animaux qui occupent cet environnement.

Conclusion

À l'issue de cette étude, nous avons présenté les faits liés aux conflits humains-hippopotames au lac Ezanga, un des trois lacs du sud de Lambaréné, dans la province du Moyen-Ogooué, au Gabon. Les données de terrain ont révélé que les activités anthropiques sont à l'origine du déclin des colonies d'hippopotames de leur espace de vie, autrefois, actif. Les transformations socio-économiques intervenues dans cette région sont en partie à l'origine des changements observés.

L'euphorie qui a caractérisé la période de l'exploitation forestière dans la région de l'Ogooué (Etoughé-Efé 2000) au début du 20ème siècle s'étant émoussée, il fallait que les populations riveraines se sont frayées d'autres voies de survie. Ainsi, l'activité de chasse a prospéré au point de compromettre l'équilibre environnemental qui se constituait à partir de la cohabitation entre les humains et les hippopotames.

Cependant, il semble émerger une prise de conscience chez les habitants du lac. Ainsi,

depuis quelques années, les services chargés de la protection de l'environnement font de la sensibilisation sur le terrain, en application des textes législatifs en vigueur¹⁸. Les acteurs sont informés sur les avantages de préserver au mieux la faune en général et les hippopotames, en particulier.

En ce qui concerne la sensibilisation sur la protection des hippopotames, celle-ci n'a rien à voir avec la restauration de l'embouchure qui se remplit d'alluvions, car elle s'oriente dans la perspective de restaurer des niches de poisson dans le lac. Ce qui signifie que la problématique liée à la protection des hippopotames, en tant qu'agent écologique, ne fait pas encore l'objet d'une attention particulière.

Maintenant, si l'on établit le lien entre l'envasement du canal et l'absence de colonies d'hippopotames, le problème ne peut se résoudre que si l'on convoque tous les systèmes de connaissances qui se caractérisent par une « éthique environnementale indigène », un concept développé par le philosophe *Workineh Kelbessa* (2004), et utilisé pour signifier l'ensemble de valeurs et de croyances d'un individu ou d'un groupe à l'égard de son environnement (Kelbessa 2004 : 20). C'est pourquoi les chercheurs qui s'intéressent au savoir écologique traditionnel devraient s'efforcer de proposer une façon globale de comprendre ces croyances et valeurs afin que les informations qu'ils récoltent puissent être appréciés à leur juste valeur, du fait que l'hippopotame ne constitue pas encore un enjeu de politique environnementale, aussi marqué que l'éléphant.

Il est également important de comprendre que la plupart des connaissances traditionnelles sur les hippopotames servaient, au bout du compte, à déterminer les comportements habituels des humains afin de faciliter la cohabitation. Certaines informations relatives aux habitudes des hippopotames peuvent revêtir une importance considérable pour un écologue.

Aussi faudrait-il élargir la problématique à d'autres sciences humaines et sociales, notamment l'anthropologie, la sociologie, l'histoire et l'économie afin d'épouser tous les environnements conceptuels de la discipline et approfondir une discussion qui oblige à questionner sur les rapports humains-hippopotames dans un contexte où le développement des mœurs touche à l'équilibre de vie des humains.

La présente contribution constitue le point de départ d'une réflexion sur un phénomène non encore pris en compte dans les problématiques des sciences sociales au Gabon. Sur la base de constat, des études d'impacts socio-économiques et socio-environnementales peuvent servir de point de départ à une réflexion en profondeur sur le devenir des hippopotames dans la région des lacs du Gabon et, par la suite servir de prétexte à la perspective d'une sociologie des intelligences écologiques au sens des dynamiques naturelles, culturelles et culturelles dans lesquelles l'homme est situé comme

18 Conformément à l'article 275 du code forestier, les auteurs des infractions vis-à-vis des espèces intégralement protégées sont punis d'un emprisonnement de trois à six mois et d'une amende de 100 000 à 10 000 000 de francs CFA ou de l'une de ces deux peines seulement.

une simple composante - bien que rationnelle - d'une nature consciente des équilibres perturbés ou transformés. Ces études auraient pour ambitions de proposer des théories et protocoles sur l'indispensable équilibre socio-environnemental entre les besoins humains, l'utilisation des espaces et ressources naturels à cet effet, et l'importance qu'on doit accorder à l'hippopotame, par rapport à ses apports en tant qu'agent écologique.

Aussi, pensons-nous que le développement durable condamne chaque peuple à se gouverner en tenant compte d'un déterminisme écologique afin que les comportements se stabilisent dans des formes distinctives d'interaction. De ce point de vue, le temps est une dimension essentielle à prendre en compte pour toucher le maximum d'acteurs concernés par la question. C'est pourquoi, il serait indispensable, comme le souligne Kelbessa (2004 : 37), de favoriser une compréhension mutuelle entre les villageois, les citadins, les tenants de l'éthique environnementale et les scientifiques pour générer un grand nombre de principes communs et ouvrir des champs de coopération.

Bibliographie

- Abernethy K. et Ndong Obiang A. M., 2010, *La Viande de Brousse au Gabon. Synthèse des pratique de chasse, du commerce, de la consommation et l'état de la faune sauvage*, Rapport Technique, 133 p.
- Adler A., 1998, Le totémisme en Afrique noire », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [Enligne], 15, mis en ligne le 28 mai 2014, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/span/1549> ; DOI : 10.4000/span.1549
- Aleko H. et Puech G., 1988, Notes sur la lagune Ngové et les Ngubi, *Pholia*, Vol. 3, pp. 257-269.
- Atta A. et alii., 2016, Caractérisation des conflits homme-éléphant dans le département de Sikensi (sud-est Côte-d'Ivoire), *Agronomie Africaine*, 28 (3) : 30 - 41.
- Badjina Egombengani L. J., 2011, *Dynamique des changements dans l'activité de la pêche au Gabon de 1900 à nos jours*, Thèse de doctorat d'anthropologie, Université Bordeaux 2, 425 p.
- Balandier G., 1982, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire, dynamique sociale en Afrique centrale*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 530 p.
- Binot A. et Cornelis D., 2004, Synthèse bibliographique du secteur « viandes de brousse » au Gabon, *Rapport final Cirad-emvt*, N° 04, 105 p.
- Bortolamiol S. Raymond R. et Simon L., 2017/4, Territoires des humains et territoires des animaux : éléments de réflexions pour une géographie animale, *Annales de géographie*, N° 716, pp. 387- 407.
- Boukoulou et al., 2012, Conflit homme/éléphant au parc National d'Odzala Kokoua Congo ; *Journal of Applied Biosciences* 50 : 3478- 3484.

- Chanvallon S., 2009, *Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime. Anthropologie sociale et ethnologie*. Université Rennes 2 ; Université Européenne de Bretagne. <Tel-00458244v1>, Consulté, le 20/02/18.
- Chombart De Lauwe, P.-H., 1979, Appropriation de l'espace et changement social, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol 56, pp 141-150.
- Descola P., 2004, Le sauvage et le domestique, *Communications*, N° 76, *Nouvelles figures du sauvage*. pp. 17-39.
- Detay M. et Gaujous D., 2001, De la cosmogonie au cycle de l'eau : une histoire des idées, in Colloque International OH2 « Origines et Histoire de l'Hydrologie », Dijon, 9-11 mai 2001, 29 p.
- Dibloni Ollo T., 2011, *Impact des activités anthropiques sur la dynamique de la faune sauvage dans la réserve de biosphère de la mare aux hippopotames en zone sud-soudanienne du Burkina Faso. Cas de l'hippopotame commun (Hippopotamus amphibius L.)*, Doctorat de l'Université de Ouagadougou, 397 p.
- Dibloni Ollo et al., 2010, Structure démographique et mouvements saisonniers des populations d'hippopotame commun, *Hippopotamus amphibius* Linné 1758 dans la zone sud-soudanienne du Burkina Faso, Mongabay.com Open Access Journal - *Tropical Conservation Science*, Vol.3 (2) : 175-189.
- Doumenge C., 2011, Le moabi : l'arbre qui cache l'éléphant, Aide-mémoire pour une présentation grand public, *Petit théâtre de la biodiversité*, Montpellier, 20 mai 2011, Cirad, 12 p.
- Etouhé-Efé J.-E., 2017, Au temps où les « hippos » entretenaient les routes navigables du Lac Ezanga, *Gabon Magazine*, N° 32, pp. 40 - 43.
- Etouhé-Efé J.-E., 2000, Introduction du salariat dans les modes de production au Gabon, *Afrique et Développement*, vol. XXV, Nos 3 & 4, p 119-133.
- Fonseca C., 2008/2, L'animal, ombre des dieux et frère de l'homme, *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 126, p. 7-20. DOI 10.3917/cjung.126.0007. Consulté, le 10 mars 2018.
- Fromaget M., 1986, Aperçu sur la thérapeutique du conjoint invisible chez les Myéné du Gabon, *Journal des africanistes*, tome 56, fascicule 1. pp. 105-112.
- Haug É., 1903, Le bas Ogooué, *Annales de Géographie*, t. 12, n°62, pp. 159-171.
- Journet-Diallo O., 1998, « Un monde diffracté. Théories joola du double animal », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [Enligne], 15 | 1998, mis en ligne le 04 juin 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : [http:// journals.openedition.org/span/1598](http://journals.openedition.org/span/1598) ; DOI : 10.4000/span.1598
- Kedl G., 2015, *Impacts des barrages sur les populations d'hippopotames et gestion du conflit avec l'homme : le cas du barrage de Kandadji sur le fleuve Niger*, Maîtrise en environnement et écologie internationale, Université de Sherbrooke, 81 p.

- Kelbessa W., 2004, La réhabilitation de l'éthique environnementale traditionnelle en Afrique, *Diogenes*, N° 207, pp. 20- 42.
- Lamarque F. et alii., 2010, *Les conflits humains-faune en Afrique Causes, conséquences et stratégies de gestion*, Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO), Rome, 112 p.
- Ligers Z., 1957, La chasse à l'hippopotame chez les Bozo», *Journal de la Société des Africanistes*, tome 27, fascicule 1. pp. 37 - 66.
- Louembet S., 2008, *Analyse des prélèvements des mammifères aquatiques : Lamantin et Hippopotame, 2005-2008, (Lacs de l'Ogooué et de l'Abanga)*, https://carpe.umd.edu/sites/default/files/publications/1020007_EC_AquaticMammalSampleAnalysis_Louembet_2008.Pdf. Pdf. 13 p.
- Manceron V. et Roué M., 2009/1, Les animaux de la discorde, *Ethnologie française*, Vol. 39, pp. 5 - 10.
- Marchand G., 2012, Nos voisines, les bêtes : situation des conflits avec la faune sauvage dans une aire protégée de la périphérie de Manaus (Amazonas, Brésil), *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 3, n° 1 |, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 30 mars 2018. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9158>; DOI : 10.4000/développement durable.9158.
- Marchand G., 2013, Les conflits hommes/animaux sauvages sous le regard de la géographie, *Carnets de géographes* [En ligne], 5 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 23 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1070>; DOI : 10.4000/cdg.1070.
- Marchand G., 2016, Analyse de la dimension spatiale des conflits homme/faune sauvage dans la réserve de développement durable de la rivière Uatumã (Amazonas, Brésil), *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Environnement, Nature, Paysage, document 792, consulté le 03 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/27807>; DOI : 10.4000/cybergeo.27807.
- Mbamba Mitamba O., 2018, *Les usages contemporains des totems au Gabon (population nzèbi)*, Thèse de doctorat de Sociologie. Université de Lorraine, 336 p.
- Mbeng Ndemezogo G., 2011, *La commercialisation du gibier au Gabon : anthropologie du conflit des imaginaires du rapport à l'animal*, Thèse de doctorat Sociologie et Anthropologie, Université Lumière Lyon 2, 363 p.
- Metegue N'Nah N., 2006, *Histoire du Gabon, Des Origines à l'aube du XXI ème siècle*, Paris, L'Harmattan, **2006, 372 p.**
- Michez A., 2006, *Etude de la population d'hippopotames (Hippopotamus Amphibius L.) de la rivière Mouena Mouele au Parc National du Loango-Sud (Gabon)*, Faculté universitaire des sciences agronomiques de Gembloux, 113 p.
- Michez A. et Vermeulen C., 2010, Entre conflit, compétition, et braconnage : la problématique de la conservation de l'hippopotame en forêt dense humide, *Parcs & Réserves*, 8 p.

- Michez A., 2006, *Etude de la population d'hippopotames (Hippopotamus amphibius L.) de la rivière Mouena Mouele au Parc National du Loango-Sud (Gabon)*. Travail de fin d'études, Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux, 79 p. + annexes
- Mogomba G.S., 2013, *Ethnoécologie des Mitsogho du Gabon (Ethnobotanique et ethnozoologie)*, Thèse de Doctorat d'Ethnologie/Anthropologie, Université de Lorraine, 431 p.
- Moukala Ndoumou M., 2016/1**, Durabilité et dignité : quel enjeu pour l'Afrique ? *Présence Africaine*, N° 193, pp. 21 - 46.
- Moumaneix C., Nkombe R., 2017, «Le "Gabon vert", pilier de l'émergence ? Exemple du parc national de la Lopé : ressources, conflits et arrangements», *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 94-2 | 2017, mis en ligne le 21 juillet 2018, consulté le 24 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/bagf/1506>; DOI : 10.4000/bagf.1506.
- Moussavou C. A., 2010, Conflits ordinaires dans une aire protégée africaine. Le cas du parc national de Loango (Gabon), *Cahiers de géographie*, N°10, pp. 225-234.
- Pachyderm., 2005, Journal of the African Elephant, *African Rhino and Asian Rhino Specialist Groups*, N° 38, 115 p.
- Plancke C., 2014, Le culte des génies de l'eau chez les punu du Congo-Brazzaville, *Les génies de l'eau et leur culte au Congo-Brazzaville, Recueil de chants punu*, 2014, 110 p.
- Sautter G., 1966, *De l'Atlantique au fleuve Congo*, Paris, Mouton, 2 t. 1102 p.
- Schweitzer A., 1953, *À l'orée de la forêt vierge. Récits et réflexion d'un médecin en Afrique équatoriale française*, Paris, Albin Michel, 216 p.
- Simmel G., 2003, *Le conflit*, Belval, Circé, 160 p.
- Sogbohossou A.; Dansou P. E. et Djagoun C. A. M. S., 2017, Conflits hommes-hippopotames dans la Réserve Communautaire d'Adjamé au sud-ouest du Bénin. *Bulletin de la recherche Agronomique du Bénin (BRAB)*, N° 82, pp. 22-31.
- Van Vliet N et alii., 2012, Le rôle de la faune dans le cadre de la sécurité alimentaire en Afrique centrale: Une menace pour la Biodiversité? In: de Wasseige C, de Marcken P, Bayol N, Hiol F, Mayaux Ph, Desclée B, Nasi R, Billand A, Defourny P, Eba'a R (ed.). *L'Etat des Forêts 2010*, Luxembourg: *Office des publications de l'Union Européenne*, pp. 123-135.
- Verheyen R., 1954, Monographie éthologique de l'hippopotame (*hippopotamus amphibius linne*), *Institut des Parcs Nationaux du Congo belge*, Bruxelles, 98p.
- Personnes ressources
- Akoughé Edmond, 49 ans, sans emploi, ancien pêcheur. Originaire du village Ebel-Abanga, près de Lambaréné. Entretien du 20 décembre 2018.

Memiaque-Nze Joseph Aimé ; 66 ans, natif du village Nzam a ke Sile, dans le canton des lacs du sud à Lambaréné, ancien cadre dirigeant retraité de la filiale aval du groupe Total. Ancien Député, retraité. Entretien du 10 février, 2019.

Nzamba Guy-Roger, 55 ans, magistrat, ancien pêcheur. Originaire du village Mekogh, au lac Ezanga, Entretien du 5 février 2019.

Olamé Antoine, 62 ans, instituteur retraité. Ancien chasseur d'hippopotames, originaire du lac Ezanga. Entretien du 3 février 2019.

Ossawa Odile, 56 ans, fonctionnaire, originaire du village Ngomo sur le fleuve Ogooué, près de Lambaréné. Entretien du 14 janvier 2019.

Figures et Tableaux des illustrations

Figure 1 : Distribution de l'hippopotame au Gabon en 1989. D'après Eltringham [1999] (cité par Michez, 2006 : 19), p. 4.

Figure 2 : Situation du Lac Ezanga au Gabon, (Réalisation Brice Koumba Mabert) p. 5.

Figure 3 : Gigots d'hippopotame exposés à la vente à un marché de Lambaréné. Source : Louembet, 2008, p.12.

Figure 4 : L'entrée principale de l'embouchure du lac Ezanga (Photo : Etoughé-Efé, 2012), p. 15.

Figure 5 : Vue de l'étréoussse de la voie navigable (Photo : Etoughé-Efé, 2012), p. 15.

Figure 6 : Le début de la vase (Photo : Etoughé-Efé, 2012), p. 16.

Figure 7 : Obligation de traverser l'embouchure en pagaies (Photo : Etoughé-Efé, 2012), p. 16.

Tableau 1: Calendrier de présence des hippopotames, source Louembet, 2008, p. 11.

Tableau 2 : Evaluation à travers l'évolution de la pression de chasse exercée sur les hippopotames (2005-2008), source Louembet, 2008, p.18.